



« Les Argentins sont des Italiens qui portent espagnol et se prennent pour des Français », rousait l'écrivain Octavio Paz. Bien dit, mais un peu juste, relève le journaliste Alice Puyvat, par ailleurs correspondante du Figaro en Argentine, dans un *vide-mécanic* au sujet de ce pays qu'elle connaît bien. Bien sûr, elle y

le tango, le football et Borges, mais elle va plus loin en interrogeant les Argentins eux-mêmes. Sous forme de courts chapitres dont certains sont des entretiens, l'auteur passe en revue l'histoire récente du pays. In politique, l'économie ou encore la culture, une manière de revenir sur le mythe péoniste toujours vivace, les succès et les revers

de 2001. Bien éclairage de Pablo Triques, représentant du nouveau cinéma argentin, au portrait de Gustavo Grubbocquartel baptisé « le roi du sofa », en passant par les motifs de l'écrivain Alan Pauls qui évoque la vitalité de la littérature, voici une peinture précise et précise de l'Argentine contemporaine. Les Argentins d'Alice Puyvat, éditions de l'Avalée, Henry Dougès, 140 p., 12 €

L'ÉVÉNEMENT
littéraire

Si la junte de 1976-1983 a réduit au silence d'impertinence portée par Borges et Cortázar.

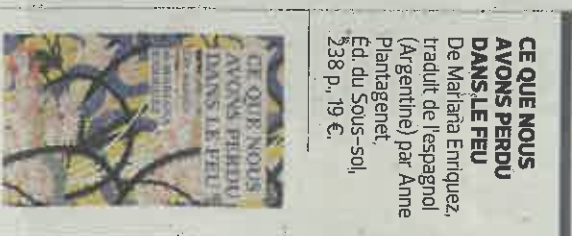
Jeune génération s'est émanquée du contrôle éditorial exercé par Madrid, avec la création de nombreuses maisons d'édition et de revues littéraires. Les dernières parutions en français confirment que cette nouvelle vague décomplexée prolonge une tradition de totale liberté, d'audace et d'impertinence dans l'art narratif, née il y a bientôt un siècle, portée par Borges, Cortázar et Ernesto Sábato. Comme le dit Presán, « la littérature argentine ne connaît pas de limites ». ■

Les nouvelles de Mariana Enriquez portent l'empreinte des années noires de la dictature. Ci-dessous, peintures murales sur l'avenue du 9-Juillet à Buenos Aires.
MICHEL SETBOUN/CORBIS VIA GETTY IMAGES



JEAN-CHRISTOPHE MARMARA/LE FIGARO

ELLE est née en 1973 à Lanús, banlieue de Buenos Aires. Père ingénieur, mère médecin. Petite fille, elle vécut son enfance en solitaire : ses seuls amis étaient les livres de ses parents. « J'ai adoré très tôt les *scènes Brontë*, les *histoires gothiques*, Frankenstein, Dracula. Je me souviens que ma mère, bizarrement, me lisait des livres de Baudelaire, Rimbaud, Nerval, auxquels je ne comprenais rien mais les vies de ces artistes me fascinaient. » S'ajoutaient à ce bagage lourd de ténébreux les histoires horribles que lui confiait sa grand-mère maternelle, originaire de Corrientes, au nord du pays : « C'était une émigrée italienne qui vivait à la frontière avec le Paraguay. Là-bas, le surnaturel prospérait sous les influences des récits des Guaranis et des Afro-Bréésiliens. Ses histoires étaient comme des films, j'en raffolais. »



CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU
De Mariana Enriquez, traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenet. Ed. du Sous-sol, 238 p., 19 €.

Plus tard, tout naturellement, Mariana se plongera dans les œuvres de Stephen King et de Peter Straub. Le rock lui tendra les bras. Elle lira Faulkner grâce à Nick Cave, Rimbaud grâce à Parti Smith, Balzac et Burroughs grâce à Bowie.

Les nuits de la demoi-selle étaient peuplées de cauchemars à répétition qui nourriront son inspiration la vingtaine venue. Vis-à-vis de ses terreurs nocturnes, qui répondent en espagnol au doux nom de *pesadillas*, elle adopte aujourd'hui une attitude serene : « Cela ne me fait pas peur et il n'a jamais été question pour moi d'écrire ces *cauchemars*, de m'en guérir. Je m'en accommode et ils m'inspirent. »

Histoires peuplées de fantômes

Trois romans, un et bientôt deux recueils de nouvelles, des articles, des essais : Mariana, qui n'a pas écrit de poèmes dans son adolescence, n'arrête plus. Ses histoires peuplées de fantômes et de zombies, de teneurs et de créatures surnaturelles fascinent au-delà de la seule l'Argentine. Très vite, les États-Unis, s'intéressent à ce talent nouveau, à cent coudees au-dessus des publications habituellement associées au label « terreux ». Les revues *Granta*, *McSweeney's* publient ses nouvelles. Et aussi le prestigieux *New Yorker*. Mariana

lui sert de bureau pour y installer sa fille. La marâtre avait bien fait de s'inquiéter.

Légereté apparente

Auteur d'un polar remarqué qui fut adapté au cinéma (*Dans ses yeux*), Eduardo Sacheri livre ici une chronique familiale pleine de fraîcheur. Cela tient en partie à la voix pleine d'allant de Sofía, qui, du haut de ses quatorze ans, raconte son interruption au sein de ce couple à priori modèle. L'ado à la langue bien pendue et le don de mettre les pieds dans le plat. Les joutes verbales vocabulaire ou au contraire tente de faire « jeune » sont savoureuses, tout comme les pensées secrètes de la jeune fille qui jaillissent comme une fontaine, plutôt pétillante

sance du groupe Feltrinelli, est un sombre diamant à douze faces. Aucune de ces histoires ne laisse indifférent. Les lire dans l'ordre, c'est sentir, physiquement, monter l'angoisse. Enfants disparus, enfants tueurs, femmes fasciées par la mort, épaves rongées par la drogue, héros qui combattent les violences qui leur sont faites en s'immo-lant... La frontière entre la réalité et le fantasme est mince. Vous riez et l'instant d'après vous hurlez. Dans de vieilles demeures en ruines, des cris vous glacent les sangs, des portes claquent. Et pourtant, les lieux sont vides. Ne cherchez pas à vent en aide à l'enfant maltraité, il décro-rrait votre chat. Ne vous approchez pas du fleuve : les corps jetés dedans pourraient revenir à la vie. N'essayez pas de sauver le curé de la paroisse abandonnée, il est déjà perdu.

Les textes de Mariana Enriquez ont un pouvoir désastateur. Leur lecture vous hante longtemps, méchamment. Attention : cette littérature-là, belle et toxique, n'est pas à mettre entre toutes les mains. ■

autres entre voisins

ser à renouveler l'expérience (avec des modes opératoires différents) pour constater que décidément son voisin est indestructible !

Une histoire désopilante

Né à Buenos Aires en 1974, Josi Havilio a connu un grand succès avec son premier roman, *Open-door*, en 2006. Depuis, il en a publié quatre autres dont cette *Petite fleur*, première traduction en français.

Petite fleur est une farce macabre mais aussi une histoire désopilante. Voir ce pauvre José, grand lecteur devant l'éternel, chercher dans les livres de ses écrivains préférés (les Russes) des situations analogues à la sienne est amusant. Tout comme ses expériences avec d'autres créatures vivantes : une fourmi, un oiseau. Seront-ils en-

Voir sa femme (qui n'en peut plus de leur nouvelle vie et de se sentir rejetée par leur petite fille) intégrer une quasi-secte dirigée par Horacio, un disciple de Jodorowsky, aux méthodes déhiantes, est un régal. Le jour où José est convoié par sa femme à participer à un dîner d'apaisement et qu'il décide, sur une pulsion, de suivre le gourou jusque dans les toilettes pour le liquider, on est en plein délire. Quant à ses tentatives pour séduire des femmes au tempérament de feu, elles se soldent la plupart du temps par des échecs cuisants.

Ce court roman se lit d'une traite, porté par un rythme vif et des situations pour le moins cocasses qui n'interdisent pas un mélange de noirceur et de cruanté. On est assez peu habitué en France à lire cette sorte de roman, de comédie

Eduardo Sacheri, l'annonce faite à Lucas

LE BONHEUR, CETAIT ÇA
D'Eduardo Sacheri, traduit de l'espagnol (Argentine) par Vanessa Capieu, Editions Héloïse d'Ormesson, 256 p., 19 €.



FRANÇOISE DARGENT
francoise.dargent@lefigaro.fr

LE JOUR où il apprend qu'il est père, Lucas tombe de haut. Ce n'est pas un nourrisson qu'on lui présente mais une adolescente, trébuchante, une grosse valise, qui sonne à sa porte. Sofía, quatorze ans, arrive des bords de la mer dans la capitale argentine. Elle vient de perdre sa mère. Elle n'a personne au monde sinon ce géniteur qui ne savait même pas qu'elle existait. Un brave type ce Lucas, ex-romancier à succès qui procrastine depuis huit ans devant l'ordinateur. Un nouveau texte doit en jaillir mais il se fait attendre. Fabiana, sa copine, voit d'un mauvais œil l'arrivée d'une gamine qui pourrait le dé-

troubler de son hit. Dans la version de